

Collectif des Allumés de la Plume

Remerciements

Recueil de textes de 4 auteur·trice·s

*Cayetana Carrión, Rachel Fine,
Tamara Frunza et Michel Vanden Bossche*

Avec la participation de Sofia Tahar et de Kenji Chaput

Quelques mots sur ScriptaLinea

Le recueil de textes *Itinerrances* a été réalisé par le Collectif des Allumés de la Plume dans le cadre de l'asbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socioartistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), roumain (Colectiv de scriere / scriere creativă), anglais (Writing Collectives) ...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux·ses de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics: centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, et ce, dans une logique non marchande.

Droits d'utilisation:

Itinerrances du Collectif des Allumés de la Plume est produit par ScriptaLinea asbl et mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons 2.0*
Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification
[texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]



ScriptaLinea, 2021.
N° d'entreprise BE 0503.900.845
RPM Bruxelles

Éditrice responsable: Isabelle De Vriendt
Siège social: Avenue de Monte-Carlo 56 - B- 1190 Bruxelles (Belgique)
www.scriptalinea.org

Si vous voulez rejoindre un Collectif d'écrits, contactez-nous via
www.collectifsdecrits.org

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivain·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif d'écrits.

Chaque année en principe, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et les réflexions des un·e·s et des autres sur notre société. Ils reconnaissent dans les autres parcours d'écriture une approche similaire qui amène chaque collectif d'écrits à co-construire son parcours. Cette démarche, développée au niveau local, vise à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, et ce, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble, l'engagement et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt
Coordinatrice de ScriptaLinea aisbl



Table des matières

Présentation du CAP

Le Collectif des Allumés de la Plume (CAP) est né un soir de neige 2012, et a publié à ce jour sept recueils de textes: Courts-circuits (2012), La ville s'en visage (2013), Mondes souterrains (2014), Par chemins (2015), La veilleuse (2016), Vires-tu réel? (2018), Mort allumée (2019).

Allumé? Le Collectif le reste en dépit de la pandémie, du découragement, de l'inquiétude ressentie et de l'impossibilité de se rencontrer autrement que par écran interposé.

Malgré la perte de quelques plumes en cours de route, les Allumés ont retrouvé leur chemin, sans doute parce qu'ils savent d'où ils viennent.

Cayetana Carrión, Rachel Fine,
Tamara Frunza et Michel Vanden Bossche

Avec la participation de Kenji Chaput et Sofia Tahar

Pour s'y retrouver

Éditorial	9
<i>Le berger qui partit à la conquête des mots</i> Rachel Fine	11
<i>Animalies, anomalies</i> Cayetana Carrión	17
<i>Lettre de Théo à Grâce</i> Rachel Fine	31
<i>Ressuscitée dilemme</i> Tamara Frunza	37
<i>La Voie</i> Michel Vanden Bossche	41
<i>À l'horizon le ciel aux reflets rouges</i> Tamara Frunza	57
<i>Chemin</i> Michel Vanden Bossche	60
Auteur·trice·s	61
Remerciements	64

Éditorial

« Si tu ne sais pas d'où tu viens, tu ne sais pas où tu vas ». Nous sommes parti·e·s de ce proverbe africain pour nous interroger sur l'importance de savoir d'où nous venons afin de comprendre le chemin que nous prenons volontairement ou involontairement vers quelque part dans la vie; pour mieux appréhender notre présent, qui est toujours ce point du futur qui s'évapore, et affirmer son sens, le modifier ou juste en prendre conscience.

Nous avons imaginé des parcours de vie très différents les uns des autres, qui posent la question de l'effet que cette connaissance de nos origines occasionne tantôt sur le plan individuel, tantôt à l'échelle de l'histoire et du monde. La diversité de nos points de vue nous a permis de creuser dans l'épaisseur d'univers singuliers et de dévoiler certaines des forces originelles, parfois troublantes, qui fabriquent le destin.

Tout comme nos auteur·trice·s, ancrez-vous dans vos origines et...

Collectif des Allumés de la Plume

Collectifs d'écrits



Le berger qui partit à la conquête des mots

Rachel Fine

Au pays des santons de Provence, il était un berger. Depuis l'âge de sept ans, il vivait là-haut dans la montagne, seul avec son père et avec ses moutons. Son père était un santon rude, colérique, cassant, despotique et jamais il n'emmenait son fils au village, ou si peu. Quand il partait, l'enfant restait seul, sans poser de questions, parce que c'était ainsi. Le père lui rapportait de temps en temps un vieux vêtement qu'on lui donnait par charité, et l'enfant s'accrochait au cou de son père comme pour le remercier, et l'enfant s'accrochait à l'espoir d'être peut-être aimé... mais il était rejeté, le rejeton, on l'envoyait paître. C'est ainsi qu'il grandit, passant des jours et des nuits de solitude extrême, de solitude ardente et de solitude passionnée. Il avait acquis cette sorte d'émerveillement devant le mystère de la vie. Il se reliait aux étoiles et tendait l'oreille aux cantiques du vent. Il serrait contre lui le corps chaud d'une brebis et s'abreuvait de son lait. Il était envoûté par l'odeur sauvage des herbes folles, attendri par les bouquets de fleurs fragiles, drogué aux essences les plus subtiles. Il s'abandonnait avec mollesse sur les prés verts de la montagne. Il se nourrissait de la passion du feu, de la fluidité de l'eau, de la légèreté de l'air et des racines de la terre. Ainsi s'écoulèrent de longues années d'enfance, nourries de miel et de brutalité. Maintenant c'est un jeune homme.

Il est seul, comme toujours veillant sur le bétail. Il entend un bruit qui vient, qui n'a pas prévenu de son arrivée, un bruit incorrect, impoli, un bruit qu'il ne connaît pas. C'est un chant, c'est une bénédiction. C'est un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants qui traversent la montagne, un bâton à la main, l'air ragaillardi. Ils chantent, ils chantent... et les sons et les syllabes abreuvent l'âme du berger...et des larmes coulent le long de ses joues, des larmes qui viennent de ses profondeurs, qui lui disent : « Regarde, un autre monde existe ailleurs, il te faut partir maintenant... ».

Il est envahi par la colère et la rage à l'égard de son père. Trahison, abandon, rejet. Combien de fois s'est-il senti décomposé, désespéré, effrayé dans l'immensité de sa solitude. Il comprend tout mais n'a aucun mot pour exprimer le trouble qui l'engloutit. Il ne connaît que la violence du jargon de son père et la violence des poings qui se dressent. Et sa respiration s'accélère, et son corps se fige, et sa nuque se raidit, ses dents se serrent et son visage s'obscurcit. La montagne qui l'entoure a pris la couleur noire de la haine. Parce qu'il ne connaît que le langage de la sauvagerie, il use de la sauvagerie pour exprimer sa colère. Il lutte avec son père et la vigueur de son corps le rend invincible. Son père cède et le laisse partir...

Le départ, le voyage, l'aventure gonflent son cœur d'espoir. Il se sent invincible à toute épreuve et c'est avec un cœur battant qu'il fait chemin. Mais il ignore le maléfice de la fougue qui est en lui. Il ignore que cette fougue est aussi un cri de colère, que c'est un cri de douleur qui sourd et qui gronde tout au fond de lui.

Un élan de vie l'emporte de villages en villages. Il erre dans les dédales de ruelles et croise des santons, hommes, femmes, enfants, tous affairés à leurs tâches. C'est un spectacle qui le séduit tant qu'il est spectateur, mais tôt ou tard, il lui faudra aussi gagner son pain. Des années d'errance l'attendent, des années d'incertitude. Il se voue corps et âme tantôt au métier de la forge, tantôt à celui de meunier, tantôt à celui de fermier, mais cela finit toujours par une porte qui se claque derrière lui dans des échanges violents. Et les années passent, et son cœur se durcit.

« Décidément, pense-t-il, au pays des santons il n'y a pas de place pour l'amour. Tous les santons mâles sont des scélérats, des fripons, des marauds, des infâmes, et les santons femelles, des coquettes endiablées, des roublardes, des RRR roucouleuses... des RRRRR. »

En réalité c'est tout ce qu'il parvenait à faire : gronder des RRRR, serrer les dents, taper du pied, parce que son vocabulaire n'avait guère augmenté ou si peu, depuis qu'il avait quitté son père.

En revanche, sa solitude avait pris de l'ampleur. Il était encore plus seul au milieu des santons, que dans ses rêveries, là-haut, là où tout était possible, là où il communiait avec la nature. Dans les tavernes, l'alcool lui donnait l'illusion de communiquer avec ses semblables. Mais ce soir-là n'est pas un soir comme les autres. Sur le chemin de l'oubli, il croise une jeune femme dans la nuit. Elle porte une longue robe bleue indigo sur laquelle coule une épaisse chevelure rousse, flamboyante. Ses yeux bleus resplendent de lumière.

« Arrête-toi », lui dit-elle, « Ne t'en va pas sur le chemin de l'oubli de toi même. Écoute-moi, parle-moi. »

Il dit : « Moi pas causer. »

Chacun sait qu'il faut du temps pour s'appivoiser, qu'il faut laisser le temps au temps. Ils ont pris ce temps-là pour se rencontrer. Personne ne savait ce qu'ils se disaient. On les voyait sous un platane, sur une colline, dans un champ, sur un banc, sur un rocher et la rumeur se faisait une joie de ruminer quelques bons commérages à leurs sujets.

Avec beaucoup de patience elle lui apprit des mots, beaucoup de mots. Elle l'écoutait avec beaucoup de bienveillance. Elle comprenait ses blessures, la peur qu'il avait de ses semblables. Elle connaissait tous les proverbes du pays, et usait d'un langage imagé pour répondre à ses interrogations. Quand elle disait : « Oui, je te comprends, chat échaudé craint l'eau froide », la sensation des maux le parcourait de mille frissons. Quand elle disait : « Brebis, lait, herbe, montagne... », c'était comme une caresse qui l'effleurait de l'intérieur.

Un jour, elle lui dit : « Tu sais, je m'appelle Claire et clair, ça veut dire précis, perspicace, pénétrant, sûr, tranchant, et Claire c'est clair, c'est lumineux, c'est le soleil, c'est ma chevelure qui t'éclaire, c'est le clair de lune, c'est la clairière... c'est clair ? »
Il dit : « Oui, maintenant, c'est clair. C'est clair que je n'ai pas été clair avec mes semblables, pas clair avec moi, pas clair avec mon père. Pas clair avec mes désirs, mes besoins, mes émotions, mes valeurs. Désormais, c'est dans mes profondeurs que je puiserai le mot le plus juste, car n'est-ce pas en puisant qu'on devient puisatier. »

Au bout de sept ans, il avait acquis une excellente maîtrise du vocabulaire, il parlait avec ses propres images, sans galoper sur la crête des mots. Il avait retrouvé le goût de la vie, de l'amour et je vous laisse deviner ce qui advint de Claire et du berger...

« Mais au fait, comment t'appelles-tu, berger?, fit-elle.

Il ne connaît pas son nom. Un grand silence se fait en lui, il entend une voix qui vient de très loin. Une voix douce, qui ressemble à la tendresse d'une mère.

Il dit : « Je m'appelle Robert. »

Robert et Claire parcoururent longtemps le pays des santons de Provence. Ils apprirent aux gens à trouver le mot juste pour parler de leurs émotions, de leurs besoins, de leurs sentiments, de leurs valeurs. On dit même, - car dans les contes, tout est possible - que dans le pays des santons, la violence prit fin, et donna la place à la communication bienveillante et créative. Chacun se définit lui-même, avec ses propres mots, puisés dans l'immensité du lexique. On dit que Claire et Robert écrivirent chacun de merveilleux livres. Ceux de Claire sont illustrés de belles images et s'appellent Larousse en souvenir de sa chevelure flamboyante, et ceux de Robert s'appellent le Petit Robert en souvenir d'un amour maternel qui lui avait rendu son nom.

Claire et Robert quittèrent le monde des santons dans un poudrolement de lumière argentée. Ils nous ont fait le cadeau de deux livres prodigieux, deux dictionnaires dans lesquels nous pouvons puiser à loisir...



Animalies, anomalies

Cayetana Carrión

J'étais dans le train fabuleux qui devait me conduire loin, très loin de Sriw, ma ville natale. Les nuées avaient envahi notre planète depuis plusieurs années, provoquant toutes sortes de maladies extrêmement graves et polymorphes. Les nuées s'étaient répandues partout, dans les villages et les villes et colonisaient sans relâche chaque pan de territoire salubre qui se trouvait sur leur passage, nous poussant à une errance sans fin. Elles avançaient comme une machine infernale, toxiques, sans adversaire pour les arrêter. Des remèdes, des vaccins, des traitements et des thérapies de toutes sortes, des plus sophistiquées aux plus ésotériques, avaient fait l'objet, au cours des années, d'une infatigable recherche au niveau planétaire. Mais les efforts furent vains. La substance miraculeuse ne fut jamais découverte. Les sciences et les croyances, les religions et la haute technologie finirent par s'avouer vaincues et s'effondrèrent. Il ne nous restait plus que notre intuition, nos forces naturelles et la fuite. Pour ma part, on m'avait confié une tâche pour le moins risquée et délicate : assurer la bio-surveillance de la région.

Je voyageais donc seule à bord de ce très long train. Chaque voyageur occupait un wagon... il fallait limiter au maximum les risques de contamination. Depuis mon compartiment aux larges fenêtres, je voyais défiler, avec une profonde nostalgie, des paysages que je savais infectés ou qui risquaient de le devenir.

J'étais entièrement absorbée par mes observations et mes émotions lorsqu'on ouvrit la porte de ma cabine. C'était l'heure du repas.

- Carné ou végétarien?
- Carné, s'il vous plaît.

Le serveur, masqué et ganté, posa sur ma tablette un plateau dans lequel étaient disposés un plat avec du poulet garni de brocolis et de pommes de terre, le petit dessert crémeux et une boisson. Quelques tranches de pain et un peu de fromage complétaient ce menu simple et classique, mais devenu rare. Le tout emballé dans du plastique transparent afin de protéger le repas de la contamination des nuées. Car oui, j'avais entendu dire qu'une fois absorbées, les nuées inoculaient une sorte de brouillard mélancolique dans la tête des gens et provoquaient un trou noir plein d'oubli.

Manger était le seul moment de répit, de contact avec le terrestre, la madeleine de Proust qui me faisait oublier, le temps de quelques bouchées, les transformations bouleversantes de notre monde. Nous les subissions toutes et tous, sans exception - de la reine d'Angleterre au plus vil des insectes - au plus profond de notre chair et de notre âme. Manger était le seul instant d'oubli total de l'inquiétante anomalie qui sévissait. Un rituel qui permettait le retour fugace à un passé définitivement révolu.

Je humais les senteurs appétissantes de ce plat qui me semblait aussi exquis que n'avait été le temps jadis de la liberté où je le dégustais avec plaisir en famille ou entre amis, insouciant de notre funeste avenir. Je portais ensuite à ma bouche le brocoli que je mâchais lentement. Mmmm, cette saveur verte

et croquante. Et puis, la pomme de terre que je laissais fondre sous le palais, tentant de capter ce goût de noisette devenu rare. Et puis le poulet, que je piquais avec ma fourchette et que je m'apprêtais à découper, anticipant le souvenir d'un temps heureux. Je fermais les yeux, j'en avais l'eau à la bouche, lorsque soudain...

- Hey !

Surprise par cette interpellation soudaine, j'ouvris les yeux, déposai ma fourchette sur l'assiette, ravalai ma salive et regardai partout autour de moi pour savoir d'où provenait ce cri strident pour le moins inattendu. Étais-je tellement en manque de compagnie que j'étais en train de m'en inventer une ? J'ouvris la fenêtre du train et sortit ma tête, me disant qu'en réalité, cela devait être le crissement des roues.

Finalement, ne constatant rien d'anormal, je la refermai et haussai les épaules. J'avais certainement rêvé. Je repris mes couverts et enfonçai avec conviction la fourchette au cœur même du poulet rôti.

- Aïe !

Cette fois-ci je n'avais pas rêvé, non. J'avais bien entendu un cri. Aigu. De douleur. Le cœur palpitant, je sortis de mon compartiment et vérifiai qu'il n'y avait personne d'autre que moi dans le wagon. Des passagers des autres wagons auraient pu s'y glisser... Mais les cabines étaient bel et bien vides, désespérément vides. Un passager par wagon, c'était la règle, je le savais. Mais le trouble commençait à s'immiscer dans mon esprit. Je ne savais plus si je devais me sentir rassurée ou inquiète.

Je retournai à mon compartiment, me rassis et plantai sans attendre le couteau dans la volaille qui entre-temps avait certainement refroidi.

- Haaaaaaa! Mais que faites-vous ? Arrêtez ce carnage tout de suite !

-

- Pourquoi me regardez-vous comme ça, de haut ?

Le poulet. Le poulet avait parlé. Ça ne pouvait être que lui. Oui, je l'avais bien vu. Je l'avais bien entendu.

- Auriez-vous l'amabilité de retirer cette fourchette et ce couteau qui me percent le cœur ?

J'accédai immédiatement à sa demande, sans réfléchir. Pourtant, mon état de sidération était absolu. Je sentis un frisson glacé me parcourir le corps. J'avais le cœur au bout de la bouche. J'avais perdu tous mes moyens. Je crus défaillir. Un poulet me parlait, une volaille cuite m'avait interpellée. Étais-je en train de rêver ou alors de perdre la raison ? La solitude imposée par les nuées était-elle en train de me jouer des tours ? Je ne pus faire autrement que de m'engager dans l'étrange dialogue qui s'ensuivit :

- Mais... qui êtes-vous ?

- Gryphus, Vultur C. Gryphus, pour vous servir... à qui ai-je l'honneur ?

- Parmelia...

- Et d'où venez-vous ?

Je n'en revenais pas. C'était le poulet qui posait les questions !

- De Sriw.

- Ah, Sriw... la ville aux bois mourants... merveilleux centre névralgique de la techno-science et du pouvoir...

- Non! Sriw la ville aux bois dormants. Sriw est toujours boisée, mais les arbres sont depuis un bon moment en léthargie, comme partout ailleurs. On attend des jours meilleurs pour les réveiller...

- Vraiment ?

Sriw, la ville la plus high-tech du monde selon l'échelle de Jesperson. Mais aussi la plus philanthrope. Pour autant que je me souvienne, longtemps épargnée par les nuées.

- M. Gryphus, je sais de quoi je parle. Ma tâche est justement de surveiller paysages et forêts. N'êtes-vous jamais allé à Sriw ?

- Dieu m'en préserve ! Sous ses allures paisibles, libérale, débordante d'une sirupeuse bienveillance, typique d'une ville du premier monde, elle n'a eu de cesse de détourner tout ce que nous ne voulions pas voir...

- Si nous avons été rattrapés par les nuées, ce n'est pas par manque de clairvoyance, de rigueur ni de discipline...

- Je dirais plutôt que vous étiez soumis et obéissants... vous avez prêté allégeance, sans vous rendre compte, à un système qui vous donnait l'illusion de l'indépendance, d'une vie bonne mais qui reposait sur la destruction et l'asservissement. Vous êtes-vous jamais intéressée à l'envers du décor ?

- Vous ne connaissez pas Sriw ! La liberté est notre plus grande valeur. Libres de penser, de bouger, de vivre comme nous le souhaitons, dans le respect des règles de la nature et des communs. Personne mieux que nous

n'a compris que lorsque commence la liberté des autres, c'est la nôtre qui doit s'arrêter. Sriw a toujours été juste et généreuse avec ses citoyens et a compris que la nature avait des droits.

- Vous êtes naïve... vous ignorez comment cette conquête de la liberté a été obtenue... liberté bien illusoire au demeurant...

Je ne pouvais pas le croire. Cette volaille me narguait, défiait mes connaissances. Ça me heurtait et ça blessait mon orgueil au plus haut point.

- Comment pouvez-vous dire ça...
- Illusoire parce que reposant sur l'attraction-distraktion-consommation. La triade maléfique qui nous a conduits tous à notre perte.

Je ne savais que répondre à ce gallinacé cuit qui m'impressionnait autant pour son aptitude à parler que pour le langage soutenu avec lequel il s'exprimait. J'en avais la chair de poule.

- Expliquez-vous...
- Je parle de l'entreprise coloniale et post-coloniale qui se donne à voir par le sort qui nous a été réservé à nous autres non-humains....
- Je ne comprends pas... à Sriw il n'y a pas de non-humains. Cette catégorie est devenue obsolète. Nous sommes tous des êtres vivants, et nous protégeons les animaux et les plantes, justement, parce que nous sommes conscients de leur rareté et de leur « vivant ». C'est inscrit dans notre Constitution !
- C'est vrai, je devrais dire "nous, autres-qu'humains"...
- Vous avez une bien drôle de façon de vous désigner...

- Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi les plantes et les animaux sont devenus rares ? L'extraction, l'exploitation, le conservationnisme et la transformation, ces bas-fonds que vous ne voyez pas, simulés sous les apparences d'une cage dorée, protectrice et rassurante des "êtres vivants", aux allures de liberté.

- Mais qui êtes-vous ? Que représentez-vous ?

J'eus l'impression de voir le poulet se contorsionner, lever une aile, comme pour prendre la pose avant de reprendre la parole.

- Je ne représente personne, juste moi-même. *Je suis du côté de ceux qui sont de l'en bas, c'est-à-dire de tous ceux qui sont aussi puissants que ceux qui sont en haut mais dont les voix portent moins haut.*¹
- Mais à Sriw il n'y a jamais eu de plus hauts ni de plus bas...
- Détrompez-vous chère amie. Nous sommes bien malgré nous classés par familles, ordres, classes, embranchements, règnes ! Le système nous laisse croire que nous sommes tous pareils, égaux, à l'horizontale. Mais non. Il suffit de comprendre que le système, celui d'un règne, ne fait qu'organiser le simulacre en effaçant toutes les traces des origines des uns et des autres, en substituant à l'histoire singulière de chacun une histoire prétendument commune, lisse et qui se charge de rappeler en sous-texte le statut de « moins que » qui nous a été imposé à nous, autres qu'humains. Moi, par exemple, j'appartiens à la caste des dieux. Des dieux anciens et déchus, certes, mais telle est mon origine.

¹ Violette Pouillard, *Histoire des zoos par les animaux, Impérialisme, contrôle, conservation*, 2019. Référence citée dans *Terrestres*, www.terrestres.org/2020/12/19/ce-que-les-zoos-prennent-aux-animaux

Je faillis éclater de rire. Un poulet qui se prend pour un dieu... Plus je le contemplais, plus je me disais qu'il était bon à être dévoré des yeux mais surtout des dents. Telle était sa destinée, c'était la loi, certainement celle que m'imposait le maître coq dépêché par la compagnie ferroviaire. Et puis, il n'y avait rien d'injuste dans cet état de choses. La loi de la nature ordonne qu'à la nécessité de s'alimenter soit associé le droit de manger. Il y a les carnivores et les herbivores, les prédateurs et les proies. Nous sommes tous les prédateurs des uns et les proies des autres. Et s'il y en a bien un qui est ma proie de droit, mon aliment, celui dont j'ai besoin pour subsister, c'est bien ce poulet de malheur. Et je ne pense enlever rien à personne en plantant ma fourchette au cœur de cette volaille rôtie... nonobstant son incroyable logorrhée.

Pourtant... pourtant quelque chose me retenait de le manger. Quelque chose, dans cet échange incongru, me ramenait aux profondeurs de ma propre histoire, à ses très lointaines origines. Je ne parvenais pas à mettre le doigt dessus, ça m'échappait. Je sentais néanmoins que le socle de mes croyances les plus absolues commençait à se fissurer à mesure que le poulet argumentait. Et c'est bien cela qui m'intriguait, peut-être bien plus que de me rendre compte que j'échangeais avec un poulet savant, érudit et cuit.

- Vous êtes de la caste des dieux? Vous ?
- Absolument, chère madame.
- Mais... je ne comprends pas, vous êtes mort et ...
- ... et je parle, oui. D'où mon caractère divin, convenez-en.

Je n'avais d'autre choix que d'acquiescer.

- Je ne comprends pas...
- Nous, ceux que vous appelez les bêtes exotiques, avons été asservis il y a très longtemps pour assouvir le plaisir d'attraction-distraktion-alimentation de votre peuple. Chasseurs et commerçants sont partis dans vos colonies pour nous capturer et nous envoyer dans vos jardins zoologiques, vos assiettes et vos laboratoires. Nous avons vécu hors de nos territoires pendant des dizaines d'années, pour certains d'entre nous des siècles, dans une contrainte spatiale forcée. Nous sommes devenus des dégénérés, affaiblis par l'inactivité due à notre confinement forcé et sans fin. Toute résistance avait pour réponse un châtement d'une violence inouïe, jusqu'à la mort, justifiant ainsi, dans bien des cas, la transformation de notre chair en substances solides ou liquides, comestibles, réduites en poudre ou en arômes, pour le grand bonheur des agro-industriels. Rien ne se perd dans ce bas monde. Le maintien de l'enfermement s'est poursuivi de génération en génération. Au début c'était pour nous exposer, dans des conditions infra-humaines certes, mais pour le régal des grands et des petits, des curieux et des initiés. Quelque temps après, à cause de la pratique généralisée de la chasse et du braconnage, nous fûmes considérés en voie d'extinction. Il fallait nous sauver et pour cela nous maintenir enfermés. Cette fois-ci, avant tout disaient-ils, pour notre bien-être et notre sécurité... et en passant, pour maintenir le pouvoir de ceux qui nous avaient initialement asservis. Nous fûmes réduits à l'état d'objets d'exposition, de bêtes de laboratoire ou de nourriture royale. Notre monde animal se contractait à mesure que votre monde colonial et colonisant s'élargissait.

Le poulet était en train de me donner un cours magistral d'histoire de la colonisation. Je ne voyais pas vraiment où il voulait en venir, mais je compris pour la première fois que le règne animal avait été conquis, dompté, asservi, détruit et puis confiné dans des réserves que je croyais être des lieux sacrés à protéger et non des simulacres de liberté.

- Et vous dans tout ça ?

- Comme vous le voyez, mon espèce et moi-même sommes réduits à un simple morceau, à une galimafrée transformée par la techno-science afin de remplir vos estomacs voraces et insatiables. Jadis, ma relation avec les humains avait été ambivalente et contradictoire : j'étais l'oiseau de mauvais augure, symbole de mort car charognard par nature. Parmi mes nombreuses tâches pourtant, j'assurais la salubrité de nos territoires. On m'avait accusé d'avoir tué les vaches et les moutons, du rapt d'enfants et d'avoir répandu la maladie. La désertification de mon habitat et la réduction des forêts raréfièrent mes sources de nourriture. Je fus chassé illégalement par crainte et par cupidité, et en même temps, enfermé à cause de mon magnifique plumage et de ma rareté. Pourtant, dans les temps anciens, je fus l'intercesseur entre la terre et le ciel, le messager entre la vie terrestre et l'au-delà, l'animal totem du monde d'en haut. Je faisais le lien entre le monde des vivants et celui des dieux. Je fus vidé de mes pouvoirs, réduit à une volaille aseptisée, montrable, corvéable et comestible à souhait. Les scientifiques m'ont appelé Vultur, les colonisateurs Condor, mais je suis kuntur, Kukur-kuntur, le Dieu de l'air... devenu volaille au fil du temps et des manipulations génétiques... à mon grand désespoir.

Il poussa un long soupir. Je sentis dans ses paroles un mélange d'impuissance, d'amertume et de grande tristesse. Je lâchai les couverts que j'avais, jusqu'ici, maintenus entre mes mains.

- Je... je ne sais pas quoi vous dire... comment vous regarder ?

- Évitez de me regarder de haut... je me sens un peu menacé. Sachez aussi que c'est déjà pas mal que vous soyez prêtée à l'écoute, au dialogue, à l'échange. Habituellement, personne ne lâche le morceau comme vous l'avez fait. Vous êtes la première.

J'étais la première. La première à avoir prêté l'oreille à un demi-dieu déchu, à un messager qui avait prédit, jadis, que s'il mourrait le malheur s'abattrait sur nous toutes et tous, humains, plantes, insectes et animaux.

Le condor se tut. Il avait tout dit. Il attendait résigné que ma faim se confonde avec sa fin. Mais j'en fus incapable : avoir voyagé en sa compagnie, l'avoir écouté, avoir entretenu une discussion transformatrice, presque humaine avec lui, m'empêcha de l'engloutir. Nous partagions une responsabilité entre espèces devenues compagnes : lui celle de raconter, et moi celle de transmettre pour raconter à mon tour les histoires qui nous racontent.

Je le couvris avec la serviette blanche qui accompagnait le plat, espérant, au fond de moi, que son âme errante puisse enfin retrouver la paix et les siens.

Pendant ce temps-là, le train extraordinaire poursuivait sa folle trajectoire. Sriw était désormais bien loin. Je regardais le paysage défiler, le visage collé à la fenêtre, me demandant si

j'avais rêvé l'échange avec le condor-volaille. Il y avait quelque chose dans ce qu'il m'avait raconté à propos de ses origines qui me concernait aussi. Je n'en avais pas été consciente jusque-là, mais je commençais à comprendre l'importance de connaître mes origines et mes symbioses, pour remonter le fil de l'histoire et rompre la chaîne maléfique de la domination, de l'esclavage, de la domestication et de la servitude. Ce qui devenait de plus en plus une conviction enracinée au plus profond de mon âme, commença à faire surface. D'abord comme un doute, ensuite comme un présage et puis comme une certitude. Elle se manifesta par de petites taches jaunes, vertes, orangées tirant vers la couleur ocre, qui se reflétaient sur la surface de la fenêtre du train merveilleux. C'était du lichen.

* * *

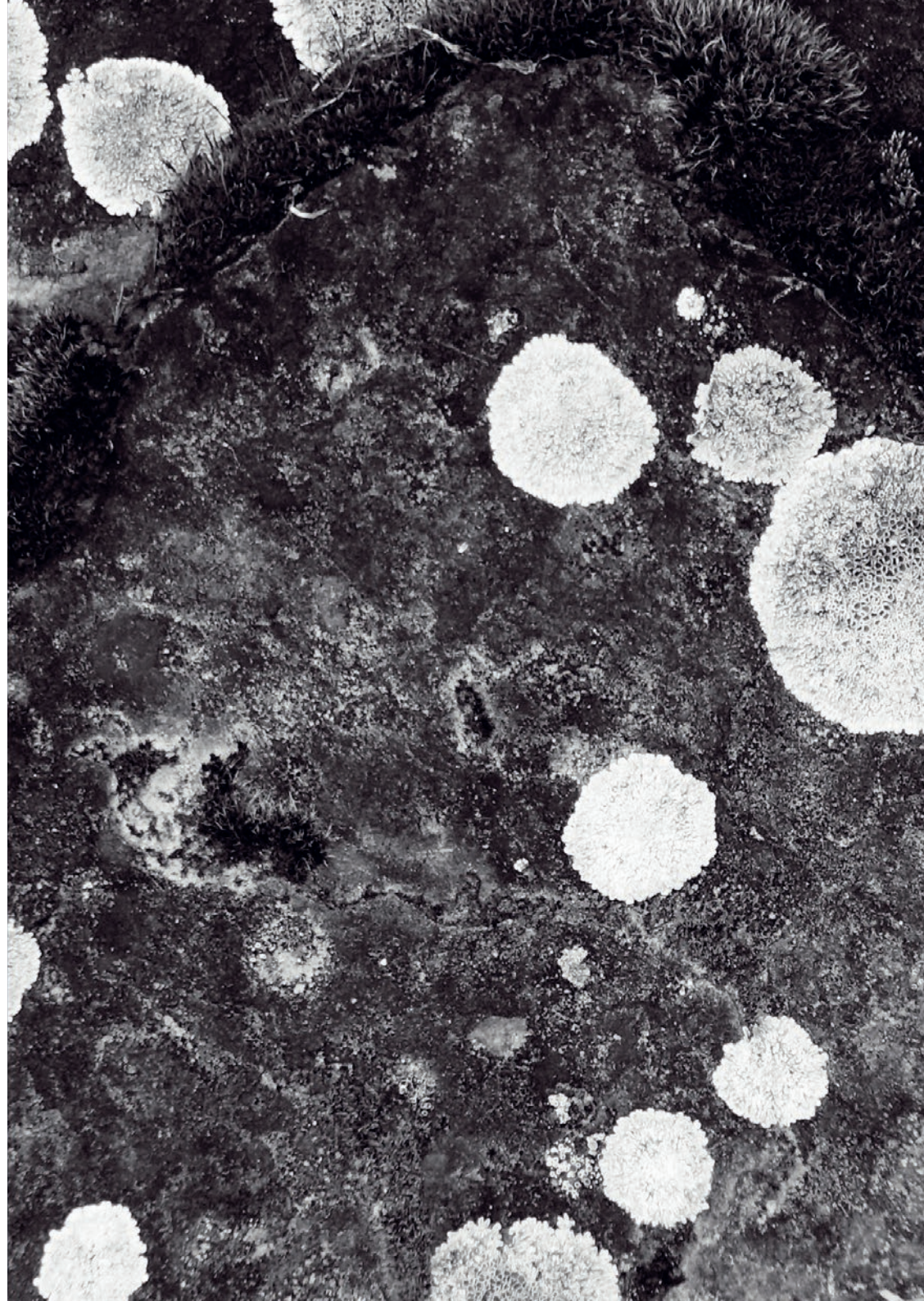
Le contrôleur ouvrit la porte de mon compartiment.

- Passeport et tickets de voyage, s'il vous plaît.

Je les lui tendis. Il les prit et les feuilleta :

- Parmelia Sulcata ?
- C'est bien moi.
- Activité ?
- J'assure la bio-surveillance des lieux traversés.
- Votre laissez passer ?
- Pas nécessaire, je suis toxico-tolérante.

Du lichen je suis et du lichen je viens.





Lettre de Théo à Grâce

Rachel Fine

« Si tu ne sais pas où tu vas, sache au moins d'où tu viens »

Proverbe africain

Théo est un jeune photographe noir, 25 ans, qui demeure et travaille à Bruxelles. Il vit essentiellement de clichés de mariages et tente parfois sa chance dans d'autres domaines. C'est ainsi qu'il rencontre Grâce, une jeune esthéticienne, métisse, de 20 ans, qui est responsable du choix des photos marketing du salon. La relation professionnelle de Grâce et de Théo se transmute en couple dans lequel Théo trouve son bonheur, avec elle et sa famille avec qui elle vit. La jeune fille admire le métier de Théo, principalement pour les photos stylées de mariage qu'il lui dévoile. Mais un jour, elle découvre que Théo se lance dans le topless... Tout s'effondre pour elle. Tout s'effondre pour lui. Pendant trois jours, elle va tenter de lui exprimer sa colère et sa peine par des proverbes africains qu'elle poste sur Facebook. Théo tente de lui répondre par d'autres proverbes mais n'a pas le courage de les poster. Il ne reste plus à Théo qu'à écrire une lettre à Grâce qu'il lui enverra par voie postale.

Ma chère Grâce,

Mon gratte-ciel, ma déesse, ma princesse,

Je suis devenu un peu fou de t'écrire comme ça une vraie lettre, mais je craque. Je n'en peux plus, tu me manques trop, beaucoup trop. Depuis trois jours, je lis tes posts, je te réponds dans le silence mais mon orgueil m'empêche de publier quoi que ce soit. J'ai mille choses à te dire parce que je réalise qu'on ne vit qu'une fois et qu'après... eh bien, c'est trop tard.

En ton absence, mon existence perd tout sens. Je ne pensais jamais t'écrire un jour, mais aujourd'hui, je décide de dompter ma timidité maladive qui se traduit trop souvent par un orgueil mal placé. Ta joue respirait la menthe fraîche quand pour la première fois tu m'as accordé l'honneur de la baiser. C'était il y a un an et demi, au salon, quand tu m'as accueilli pour recevoir mes photos. Tu m'as félicité, et sans le savoir, encouragé. Pour te dire la vérité, c'était ma première expérience dans ce domaine-là. Ma spécialité, c'était les mariages, parce que c'était mon principal business. Chacun de tes mots, chacun de tes gestes étaient empreints de délicatesse à mon égard et me donnaient confiance. J'ai tout de suite été fasciné par cet excès de respect. Tu admirais les clichés de mariage que je te montrais, et aujourd'hui depuis notre dispute, je réalise que ce qui te fascinait le plus dans mes photos, c'était peut-être ce quelque chose de Sacré auquel tu aspiras dans le mariage, cet engagement mutuel auquel j'aspire aussi, même si on en a très peu parlé. Parler, oui, communiquer, s'écouter... ce n'est pas toujours notre point fort. Alors, oui, je prends le temps de t'écrire quelques mots d'amour sans iPhone au bout de la main... Quand je pense à nous, je préfère me connecter à tous nos beaux souvenirs. Par exemple, notre code d'amour :

nous avons décidé de ne plus prononcer les mots bateau « je t'aime », qui ne veulent plus rien dire, mais de jouer au lion et à la lionne avec nos pattes et nos griffes. Et tu vois, quand j'y pense, nous sommes différents des animaux en ceci : nous pouvons dépasser notre part animale par quelques mots créatifs et modestes, plutôt que de rester coincés sur des mots qui blessent. Quand tu as découvert sur les réseaux sociaux, que je me lançais dans le topless, tu m'as hurlé dessus. Je n'étais bon qu'à faire du porno, je passais ma vie à regarder du porno, je te trompais avec d'autres filles... et là nous avons commencé un match de boxe interminable dans lequel je me rappelle t'avoir taxée de pauvre arriérée, de stupide, de femme préhistorique et toi de renforcer avec des mots comme irresponsable, incapable, insipide, incolore, inodore... moi... « tu crois que je vais faire du « mariage business » toute ma vie », toi... « pourquoi c'est pas important pour toi le mariage », moi... « tu n'es qu'une fille, tu ne comprends rien »... toi « tu n'es qu'un mec, tu ne comprends rien ». Chacun s'est enfermé dans son moi, moi, moi et on s'est quitté... il y a trois jours. Je suis rentré chez moi et j'ai ruminé, j'ai pesté contre toi, parce que je considérais que tu ne comprenais pas. Tu ne comprenais pas que je me lance dans le topless, parce que ça rapporte de l'argent, et qu'on en aura besoin un jour, et puis parce que le shooting ça m'excite. Parce que tu ne comprenais pas que, même si tu admires l'artiste que je suis, je me sens souvent minable de gagner moins bien ma vie que toi, en faisant « bêtement » des photos de mariage. Je t'en voulais, j'étais en rage contre toi, et en même temps, je criais au fond de moi, le iPhone dans la main, reviens, Grâce, s'il te plaît reviens. Tu as posté un proverbe africain sur lequel je pouvais lire : « Les hommes, c'est comme les melons, il faut en avoir tâté plusieurs

pour trouver le bon ». J'ai senti la jalousie qui me submergeait. Cette jalousie n'était rien d'autre que la peur de te perdre. J'avais envie de me réconcilier avec toi et j'ai cherché un proverbe africain pour te répondre. Les mots qui me semblaient les plus appropriés ont été ceux-ci : « Pour se réconcilier, on n'apporte pas un couteau qui tranche, mais une aiguille qui coud ». Je n'ai pas eu le courage de publier. Pendant 24 heures, je me suis battu avec moi-même. J'ai eu envie de te demander pardon mais mon orgueil d'homme-chasseur a pris le dessus. Et dire que je t'ai accusée de femme préhistorique ! Et dire que tu me manques... toi, et aussi ta maman qui chante, qui prépare l'attiéké comme personne. Je me sens si bien chez toi, dans ta famille où tout respire l'amour et la joie. J'adore entendre ta maman qui se plaît à répéter souvent : « Si tu ne sais pas où tu vas, sache au moins d'où tu viens ». J'ai envie de lui dire : « Je m'appelle Théo, j'aime Grâce et je voudrais un jour fonder une famille avec elle. Je sais d'où je viens, je suis africain et la famille, les cousins, les frères, les sœurs, les père et mère, nos ancêtres... oui, tout cela est une valeur chère à mes yeux, pour laquelle ça vaut la peine de dépasser mon arrogance ». Le mariage est un engagement, ma princesse, et quoi de plus beau que de prendre des photos de mariage, pour un mariage réussi ! Même si je gagne moins d'argent que toi. Les temps ont changé... On fera l'attiéké ensemble, on chantera ensemble, on fera des enfants ensemble. Tu as publié un autre post : « À corriger un têtù, on perd son temps ». Je me suis brûlé les doigts, mais envers et contre tout, c'est le blanc-bec qui a encore une fois triomphé. Je t'ai répondu secrètement, sans publier : « Petit à petit, le coton devient pagne ». Je voulais dire par là, laisse-moi le temps de changer, accepte mes qualités et mes défauts. Hier, j'ai bu quelques bières en écoutant en boucle

« Aye » de Davido, et je nous ai vus tous les deux à l'Universal Club, toi et moi, pieds nus, foulant le sol de la discothèque, mais au bout du compte, la nuit n'en finissait pas, je n'étais qu'un amas de vide et j'espérais que tu postes un autre adage. Je me suis endormi quelques heures et j'ai fait un rêve étrange et pénétrant : tu roulais sur ton vélo le long des étangs d'Ixelles, comme d'habitude, tu étais endimanchée dans une magnifique robe blanche et moulante, tu m'as fait le code avec la patte, les griffes et tes lèvres d'amour ont susurré : « Si tu ne sais pas où tu vas, sache au moins d'où tu viens ». Quand je me suis réveillé, j'ai pris la décision de t'écrire, parce que je veux me réconcilier avec toi.

Je t'aime, Grâce.

Théo.

Épilogue

Théo a posté sa lettre et au bout de trois jours, il a reçu un coup de fil.

« Allô, Théo, c'est la maman de Grâce. Ma fille est morte, mon pauvre Théo, elle a eu un accident de vélo, Dieu nous l'a reprise. »

Théo a dû alors se livrer à une nouvelle destinée, de nouveaux lacets de vie...



Ressuscitée dilemme

Tamara Frunza

« Comme toute promesse, résulte avec sagesse, me voici sur ce tapis en papyrus..

et mon imagination incluse. »

Ressuscitée dilemme

Calypso se dénude au prélude

Ton regard hallucinant pointe loin mon arbre dans l'univers intérieur, cher ami ! C'est moi qui te le dit.

Comment es-tu revenu parmi nous dans un monde devenu fou ?

En urgence, t'as quitté tes ancêtres et sans regret ta présence a fait sa place.

Que fais-tu ici ? Pourquoi caresses-tu sans cesse l'arbre d'une vie que tu as quitté dans un miroir

brisé par les orages du temps truant ?

Comme un traitre, tu veux apparaître et saisir le présent inquiétant de mon être encore vivant.

En désarroi, ensemble, nous révélons le titre de ton histoire, perdue dans l'immensité de cet univers douteux et on visualise nos esprits engloutis dans un monde à l'envers.

Tu viens, tu repars. As-tu déjà rencontré mes ancêtres ?

C'est le hasard qui t'envoie avec ce regard désespérant et moi, émue au présent, démontrant la morsure de supposés mots illisibles et de cris de muets entre tes dents.

Cher, je démoule ton regard voilé par les démons descendus au fil du temps d'où ressurgit d'inquiétude ton énigme.

J'estime inquiétante ton énigme.

Dans la nuit de charbon, je retourne sur mes pas mimant une pirouette. Je refuse ta survie imagée comme un migrant en dilemme. Tu me bloques dans tes réunions ad hoc et je plonge en état de choc.

Étranges tes racines, inondées en larmes, avec mes pensées sous des émotions enrôlées qui demeurent vidées.

Conservons les secrets de circonstance en silence comme dans l'élégie de la vie ; que cette énergie rejoigne le flux des cieux à décrocher les astres.

Dans le miroir de l'univers, ta mémoire brillera à la lumière de l'éternité.

En souvenirs de ta reconnaissance, je glisse sur les marches d'une révérence.

Retourne-toi, Calypso, et tu me révèreras...





La voie

Michel Vanden Bossche

Ce texte a généré de nombreuses discussions au sein du collectif, il est suivi d'un petit message de clarification.

Il ne convient absolument pas aux enfants et aux âmes sensibles par sa violence crue.

« Les enfants, il est temps, on continue. Donnez-vous la main deux-par-deux ».

Madame Martine, le cheveu grisonnant sous la capuche dégoulinante, les cernes en rigoles de substitution, les bottes en caoutchouc fatiguées, décrète la fin de la sortie « observation de la nature sous la pluie ».

Je suis accroupi, fasciné par la mouche qui se débat dans la toile. Ses yeux multifacettes, agrandis par le miroir des gouttelettes qui glissent une à une des feuilles, me parlent, me disent la peur.

La toile a tremblé; lentement émerge de son antre, une magnifique araignée. Elle se déplace avec légèreté sur des fils aussi fins que solides, sans troubler les perles de pluie suspendues. Elle s'approche de la mouche maintenant tétanisée et l'emballe dans de nouveaux fils, presque avec douceur, presque avec amour.

« Nicolas, on est parti ! »

A contrecœur, je me relève, un sourire aux lèvres et murmure une parole d'encouragement à l'araignée, lui souhaitant une belle séance.

Elle sera jolie ma rédaction « observation de la nature sous la pluie ».

* * *

« Tu me laisses la place ? »

Du haut de la balançoire, Mathieu sourit de toutes ses taches de rousseur, son regard me traverse aussi facilement que si je n'étais qu'un bout de verre, ses oreilles aussi aveugles que ses yeux sourds.

Je n'existe pas !

« S'il te plaît, tu me laisses la place ? »

Cette fois, ses yeux se focalisent sur moi, ses lèvres s'entrouvrent et sa langue sort pour m'adresser un message narquois.

Et là, je vois rouge et me précipite sur lui...

...

— Vous comprenez, madame, monsieur, que nous ne pouvons tolérer ce type de comportement de Nicolas. Le jeune Mathieu est à l'hôpital et ses parents envisagent de porter plainte contre votre fils.

La chaise du bureau de la vieille directrice est presque aussi sèche et dure qu'elle, et je me tortille pour soulager mes fesses. Celles de mes parents, probablement moins sensibles ou plus rembourrées, restent sagement en place.

C'est amusant, un gros bouton au milieu du front de la vieille crie « perce-moi ! ». Je voudrais bien y écraser mes ongles et sentir gicler le pus, mais tout le monde est déjà assez fâché et je pense qu'il vaut mieux m'abstenir.

Le regard de mes parents n'est de toute façon pas pour m'encourager, ce qui n'empêche pas mon père de prendre ma défense :

— Je trouve ce ramdam exagéré pour une banale bagarre entre deux gamins dans une cour de récréation...

— Banale ! l'interrompt la directrice, expliquez cela aux parents de Mathieu : quatre points de suture à l'arcade sourcilière, fracture de la mâchoire, trois côtes cassées et il gardera longtemps l'empreinte des dents de votre fils dans la paume de sa main, sans compter les bleus sur tout le corps.

Les yeux de mes parents sortent à peu près autant de leurs orbites que ne tombe leur mâchoire.

Et la vieille continue :

— Il a fallu trois moniteurs pour détacher votre fils qui s'acharnait sur son camarade inconscient.

« Mais ce n'est pas ma faute ! C'est lui qui m'a cherché. Je ne comprends pas ce qu'ils me veulent ; il s'est moqué de moi et il ne le fera plus jamais, il a compris la leçon, c'est bon quoi ! »

Je l'ai crié très fort dans mon crâne, mais heureusement, ils ne m'ont pas entendu, je sais qu'ils ne me comprendraient pas, ils ne me comprennent jamais.

Au lieu de me féliciter, de montrer sa fierté d'un fils qui ne laisse aucun pisseux se moquer de lui, mon père me dévisage et me demande d'une voix blanche :

— Qu'as-tu à répondre à ceci ?

Alors, je baisse la tête, en réponse à leur attente et j'éructe ces mots qui ne signifient rien pour moi : je suis désolé.

* * *

— Explique-moi ce que tu as ressenti, Nicolas ?

Il m'a dit être psy... et je ne l'aime pas beaucoup.

Mes parents m'ont amené ici à la demande de l'école, ils lui ont raconté ce qui s'était passé avec Mathieu, soulignant leur grande inquiétude. Je n'ai pas compris pourquoi.

Puis ils sont sortis s'asseoir dans la salle d'attente, me laissant seul face au monsieur.

Il m'observe avec ses yeux rétrécis, comme à travers le cul d'une bouteille. Ses lunettes toutes rondes sont fermement installées sur son large nez empli de points noirs entre lesquels des gouttes de sueur tentent de trouver un chemin. L'une d'elles s'accroche aux poils qui lui sortent des narines et tremblote en même temps que son menton gras, au rythme de ses questions idiotes.

— Nicolas, as-tu entendu ma question ?

— Euh, pardon, j'ai été distrait...

— Qu'as-tu ressenti face à Mathieu ?

Ce que j'ai ressenti ??? C'est simple pourtant...

— Je voulais juste me balancer et Mathieu s'est moqué de moi et m'a énervé. Alors, je lui ai donné une leçon.

Mes explications n'ont pas l'air d'être les bonnes. Je vois ses rides se rapprocher et ses lunettes remonter.

Il pue. Je peux presque voir l'odeur sortir de la tache humide sous ses bras. On m'embête pour une simple dispute et on permet à ce type de m'attaquer à coup de mauvaises odeurs. Ce n'est pas juste.

— Te rends-tu compte que frapper n'est pas une solution ?

« Bien sûr que c'est une solution, c'est même LA solution... je suis certain que Mathieu ne m'ennuiera plus jamais... si ça ce n'est pas la preuve. »

Mais j'ai bien compris que ce n'est pas ce que je dois dire.

— Oui m'sieur, mais il l'avait cherché. Mais j'ai compris, je n'aurais pas dû m'énerver, je ne le ferai plus. D'ailleurs, j'ai dessiné un cœur pour Mathieu, pour m'excuser.

Il m'a tendu sa main moite en me disant : tu es un brave garçon,

Nicolas. Accorde-moi quelques minutes, que je discute avec tes parents. Tu peux les attendre dans la salle à côté.

Une fois mes parents entrés et la porte fermée, j'ai collé mon oreille contre cette dernière.

— ... aucune inquiétude. Il s'agit d'un moment passager de colère qui peut arriver à tout garçon lors d'un conflit.

— Mais docteur, la violence décrite par la directrice m'inquiète quand même...

La voix de ma mère manque d'assurance. Mes parents me prennent pour un monstre et s'accrochent à l'espoir que ce ne soit pas le cas. Je ne les laisserai pas me maltraiter.

— Ne vous inquiétez pas, poursuit le psy. Je rédige un rapport à la direction de l'école, confirmant que Nicolas a été victime d'un accès de colère passager qui ne nécessite aucune mesure particulière.

Finalement, je l'aime bien le gros qui pue, on peut lui raconter ce qu'on veut et lui, il le croit !

* * *

Ils me narguent. Coups d'œil en coin, sourires arrogants, mentons tirés en avant par un fil de suffisance, un groupe de garçons à peine pubères, agglutinés dans la cour du collège autour d'Arnaud le beau gosse, comme les moutons autour de leur berger. Il s'enorgueillit de posséder le nouveau smartphone, celui qui trône, impayable, dans la vitrine du coin.

Moi aussi, je suis digne d'en posséder un.

Je vais le leur montrer !

17h, la cloche a sonné, l'école est finie.

Les moutons bêlants accompagnent le beau gosse, puis se dispersent au fur et à mesure que leurs chemins bifurquent.

Au bout d'un quart d'heure, le moment que j'attendais se matérialise : Arnaud marche seul.

Je m'approche par derrière, calquant mes pas dans les siens pour qu'il ne puisse m'entendre arriver. Précaution probablement inutile car le pas trainant, le regard rivé sur son écran, il a perdu contact avec le monde futile du réel.

Nous avançons sur l'avenue, à l'ombre d'arbres touffus. Au moment où nous arrivons devant une zone inhabitée, mon bras se détend, ma main se referme sur le téléphone, l'arrache des siennes tandis que mes jambes entament un sprint.

Du moins, j'essaie de piquer un sprint : dans un réflexe inattendu, son pied a chopé le mien et je m'étale de tout mon long, lâchant ma proie pour que mes bras amortissent le choc.

Le smartphone effectue quelques cabrioles et s'immobilise au sol, à deux mètres de moi.

Arnaud se précipite pour le ramasser, mais je lui tombe sur le râble et c'est à son tour de lâcher le téléphone pour amortir sa chute. A peine est-il au sol que je m'assieds à califourchon sur son dos.

Je lance mes poings l'un après l'autre sur l'arrière de son crâne. D'abord, il se débat, puis, flotch, flotch, flotch, une musique humide rythme ma puissance sur fond de râle decrescendo.

Il ne bouge plus. Inconscient, de ses lèvres s'échappe un ruisselet de sang... qui a coulé sur son smartphone.

Je le prends, l'essuie, mais le sang reste sur l'écran.

Putain, même ça, il arrive à me le gâcher !

* * *

— Tu veux concurrencer la mousson ?

Son chagrin s'efface fugacement devant la surprise choquée, sa mâchoire bloquée dans une avancée improbable, ses traits frappés d'incompréhension ; ses lèvres articulent plus qu'elles ne prononcent un « salaud » tremblotant, qui rouvrent les vannes à larmes.

— Tu me fatigues, dégage !

Elle me pompe... déjà deux jours qu'elle refuse de comprendre. Ce n'est pourtant pas difficile... je le lui ai dit « nous deux, c'est fini ». C'est clair quand même ?!?

Il y a un peu plus d'un an, quand j'ai rencontré Marylène, ça m'a fait tout bizarre à l'intérieur. Des papillons dans le ventre, des fourmis sous la peau, des bourdonnements d'abeille dans les oreilles, mon corps était devenu un véritable hôtel à insectes.

Le soleil jouait avec la transparence de sa robe pour dévoiler le galbe de ses jambes, ses cheveux auburn, en cascade sous un chapeau de paille surmonté de l'orange d'une fleur séchée, cachaient en partie ses yeux.

J'ai tout de suite su que je la voulais pour moi seul.

De petits resto en bouquets de roses, de mots doux murmurés à ceux chantés sous sa fenêtre avec une pointe d'humour, les liens se sont tissés, rapprochant inexorablement nos lèvres et nos corps.

Une vague de passion charnelle qui nous a submergés, menant rapidement à mon essoufflement.

Car Marylène s'est avérée d'une compagnie fatigante. D'une vanité coquette toujours prompte à dénigrer ses amies, à me critiquer, à ne pas écouter ce que je lui disais.

Mais elle possédait un avantage de poids : 120kg d'un père doyen de la faculté de biologie dans laquelle je tentais de me démarquer dans la dernière ligne droite.

Trois mois après notre rencontre, nous annonçons nos fiançailles en grande pompe, drink, cocktail et tout le gratin de la faculté en mode détendu me tapait dans le dos, me félicitait, m'affublant de ronflants « Mon cher Nicolas ! », autant pour mes fiançailles que pour ma fulgurante évolution académique, tous soucieux d'être en bons termes avec le patriarche obèse.

J'ai mordu sur ma chique, j'ai supporté les frasques imbéciles d'une Marylène convulsive ; j'ai acheté mon diplôme avec abnégation et de solides coups de reins, amenant Marylène à hurler de plaisir douloureux sous mes coups de boutoir et claques bien senties. En soi, faire l'amour avec elle était assez plaisant quoique d'une certaine banalité. En revanche, l'idée de son père dans la chambre voisine s'enfonçant des boules Quiès jusqu'aux tympans pour ne pas être témoin des ahanements de sa fille, me procurait une véritable jouissance.

Il y a deux jours, j'ai obtenu mon diplôme avec les félicitations du jury et j'ai tiré un trait sur Marylène. En tout cas, j'ai essayé car elle est un peu lente de la caboche et elle me supplie de revenir sur ma décision, avec des vagissements redoublés qui flattent mon égo.

En définitive, je crois qu'elle a compris. Pour m'en assurer, je conclus en lui assénant une baffe magistrale dont sa joue et ses yeux se souviendront plusieurs semaines.

* * *

C'est amusant une rue. Des gens pressés qui regardent leurs pieds, juste assez conscients de la présence des autres pour en être irrités. Des gens stressés qui hurlent dans le téléphone vissé à l'oreille, indifférents à la réprobation environnante. Des gens paumés qui errent d'un pavé à l'autre, et se cognent à d'autres paumés au gré de leurs hésitations.

J'aime observer la rue. Assis sur un petit muret dont la fonction m'échappe, adossé à un réverbère, je pourrais me dresser et haranguer la foule, criant des obscénités politiques sans aucune signification :

« En ce qui concerne l'impasse qui est la nôtre, il serait intéressant d'anticiper la somme des alternatives envisageables, à long terme. » ou encore « Quoi qu'on dise concernant la politique observée, on ne peut se passer d'examiner la totalité des solutions optimales, parce qu'il s'agit de notre dernière chance. »¹

¹ Merci au site <http://www.pipotron.free.fr/>

J'imagine déjà ces abrutis s'abreuvant à ma logorrhée saugrenue, persuadés d'avoir trouvé le messie du bon sens.

En attendant de peut-être un jour me dresser, je promène mon regard sur le flot des passants.

Une petite vieille aux mains décharnées pousse avec un acharnement morbide, le déambulateur qui la maintient debout.

L'attaché-case d'un homme en costume-cravate marron oscille dangereusement et vient s'encaster dans le mollet d'une jeune femme qui se retourne, le gifle et crie : « non mais, ça ne va pas, espèce de pervers ! ». Éphémère, une étincelle de mépris éclaire les pupilles des personnes alentours, leurs cerveaux atrophiés ayant déjà oublié l'incident trois secondes plus tard.

Un jeune homme à béquilles balance ses souvenirs plâtrés de ski, sa tête tanguée tel un pigeon, ses yeux aussi expressifs que ceux du volatile.

Je ne résiste pas ! Au moment où il pose devant moi sa béquille gauche, mon pied s'avance très légèrement et bloque celle-ci, entraînant le jeune homme dans une pirouette où mains, béquilles et jambes s'agitent et s'envolent en tous sens, avant que ses dents ne goûtent la dure réalité du pavé urbain, dans un claquement de bon augure.

Le jeune homme est comme une île allongée au milieu du flot des passants qui s'écartent.

J'efface mon rictus narquois et me précipite vers le jeune homme qui tente vainement d'une main de retrouver ses dents éparpillées pendant que ses pleurs éjectent par saccades, le sang de sa bouche et que son autre main protège tardivement sa jambe plâtrée.

— Mon pauvre monsieur, vous avez glissé ! Attendez, je vous aide à vous relever.

Ses yeux de volatile se posent sur moi, égarés par la douleur et il bafouille un « merfi » plaisant.

— Tenez, voici vos béquilles, appuyez-vous sur mon bras pour vous relever.

Il est reparti, ajoutant le hoquet de ses pleurs à son tangage, non sans m'avoir plusieurs fois encore, remercié.

Je me suis rassis sur le muret, adossé au réverbère en imitant le cri du pigeon.

Quelle belle journée !

* * *

La nervosité a noué mes intestins, au point que j'appréhende leur dénouement.

Des coulisses, j'observe un trentenaire qui finit d'exposer sa malformation buccale congénitale en créant une cacophonie de sons (il appelle cela beatboxing) que couvre à peine la standing ovation d'un public abêti.

D'un pas conquérant et le sourire carnassier, il se dirige vers la sortie. Que je n'aime pas ces gens trop sûrs d'eux !

C'est à moi.

En couchant dans un livre le résultat de mes recherches novatrices sur l'origine de l'osmose entre les abeilles et les plantes, jamais je n'avais imaginé me retrouver dans un évènement TEDx à devoir expliquer en mots simples, voire simplistes, et avec un humour un peu racoleur, la plus extraordinaire complexité du monde vivant.

« Et maintenant, le professeur Nicolas Hériaut »

J'inspire, évacue une goutte de sueur sur mon front et je foule la moquette rouge vers le micro, accueilli par des applaudissements polis.

* * *

« C'est con les chats ! »

Malgré ses quatre pattes clouées à la planche verticale, ce qui, très clairement, limite sa capacité agressive, il s'obstine

à cracher, souffler et sortir ses griffes, sauf celles de la patte arrière droite ; le clou a dû sectionner le nerf moteur ou le muscle rétracteur.

Ses moustaches frétilent, ses canines canalisent un filet de bave qui descend sur le pelage brun-roux de son museau.

Plus bas, le brun-roux fait place au blanc immaculé qui couvre tout son poitrail et son ventre.

Je passe ma main sur celui-ci... c'est délicieusement doux et chaud, et pourtant, ça n'a pas l'air de lui plaire car il se contracte à plusieurs reprises, et manifeste de manière odorante sa désapprobation.

Je rajuste le spot pour bien l'éclairer, soulignant involontairement la pénombre du reste de la cave.

Mon oreille capte un son qui me plaît à la radio et je monte le volume.

Et c'est sur les Red Hot Chili Peppers qui l'incite à tout donner que j'approche la lame de rasoir du ventre félin.

* * *

Ma main a claqué sur sa joue. C'est vrai à la fin, ses hésitations me courent sur les nerfs.

Manon, je l'ai tout de suite trouvée bandante. Assise à la terrasse d'un café, une légère robe bleue à fleurs jaunes dont le décolleté charitable attestait que sa poitrine discrète mais ferme n'avait besoin d'aucun soutien, une taille fine... elle avait la sensualité à fleur de peau, incarnée par des dizaines de taches de rousseur sur un visage souriant. On dit parfois d'une femme qu'elle a des yeux dans lesquels on aimerait se noyer. Mais chez Manon, ils réveillèrent le feu. Le feu entre mes jambes, le feu gonflant mon membre qui mit à rude épreuve la solidité de la fermeture éclair. Le feu dans les reins, remontant le dos, la nuque, pour atteindre le cerveau, embrasant mes sens. Le feu inondant mes narines et mes poumons, m'amenant à la limite de la suffocation.

Une heure plus tard, dans sa chambre, je lui rendais ce feu, sous forme de baisers passionnés. Mes mains l'ont caressée sans relâche, partant de la pointe des pieds, pour remonter le long de ses jambes, redescendre, remonter à nouveau, toujours plus haut, jusqu'à la chair délicate de l'intérieur des cuisses, la masser fermement, tandis que nos langues ivres de désir exploraient nos bouches.

Ses mains se sont à leur tour perdues entre mes jambes. À ce contact, mes paupières se sont fermées, pour mieux goûter les sensations qui coulaient le long de ma moëlle épinière.

Soudain, elle s'est redressée et m'a repoussé.

Elle m'a dit « Non Nicolas, désolée, je ne suis pas prête ».

La garce !

Je ne l'ai pas écoutée, à califourchon sur elle, j'ai passé mon T-Shirt au-dessus de ma tête, mes lèvres ont murmuré à son oreille « fais-moi confiance, laisse aller » avant de se sceller à nouveau aux siennes tandis que ma main remontait un peu plus haut entre ses cuisses pour accéder à sa tendre moiteur.

Elle a gémi.

Tout en restant collé à elle, j'ai dégagé mon membre gorgé de sang.

Lorsqu'elle a senti celui-ci se présenter à la porte de son paradis, elle m'a à nouveau repoussé.

« Non, je t'en prie, je ne suis pas prête, je ne veux pas ».

Et c'est là que la claque est partie.

La joue rouge et humide, elle me supplie du regard, incapable d'articuler. C'est beau un visage apeuré !

Mes yeux plantés dans les siens, je donne un grand coup de rein et plante mon sexe dans le sien.

Ma première jouissance vient de la souffrance sur son visage, de sa bouche qui m'implore silencieusement, de ses mains qui essayent d'échapper aux miennes, de son pubis qui s'arque dans une tentative désespérée de m'éjecter.

Tout en gardant le contact visuel, j'entame le va-et-vient, avec l'irrégularité d'un cow-boy arrimé à une jument sauvage, l'adrénaline au maximum.

Mon corps se tend au moment de la seconde jouissance. La première saccade se déverse en elle avant que d'une ultime cabrade, elle m'expulse, les saccades suivantes se déversant sur son pubis.

Ses larmes la rendent encore plus belle... il faudra qu'on recommence !

* * *

Elle s'appelle Jeanine. Je l'aime déjà.

Elle l'ignore encore, mais elle est ma libératrice, mon initiatrice. Et je l'en remercie.

Elle a pleuré toute la nuit, de douces vagues dont la puissance croît, passant du désarroi à l'inquiétude, de l'inquiétude à l'angoisse.

Hier soir, je l'ai solidement ligotée à une chaise, bâillonnée, encore incertain de la suite, surpris par cette pulsion qui m'a fait basculer de petit ami potentiel partageant un repas aux bougies à celui d'initiateur à initier, l'observant à la cave.

Je gratte à la porte, sans hâte. Je l'entends hurler une musique d'horreur.

Le temps est venu, j'ouvre et l'apostrophe d'un ton enjoué : Bonjour Jeanine !

Maintenant, l'angoisse peut faire place à l'épouvante.

J'ai trouvé ma voie !

Ce texte a généré de nombreuses discussions au sein du collectif, quant à son message et à sa violence crue.

Le but de ce texte n'est certainement pas de choquer pour choquer, mais plutôt de rendre compte d'une autre réalité, d'une autre perception, avec une approche radicale, il est vrai.

Ce texte s'inscrit dans le thème en décrivant l'évolution d'un personnage qui, s'il n'est pas « responsable » d'être ce qu'il est, est bien responsable des choix qu'il pose.

À ce titre, le personnage de ce texte fait des choix dont il est entièrement responsable et qui ne sont nullement cautionnés par l'auteur.





À l'horizon le ciel aux reflets rouges

Tamara Frunza

Le magma volcanique est en feu là où scintillent les gerbes des regards des passants.

Les étoiles font la guerre, la nuit se confond avec le ciel entre des vagues de fumée s'échappant sans retenue.

Un état de panique fulmine autour des volcans. Chaotique est le présent.

Les jours s'écoulent comme une image limpide. Un monde se précipite, les heures dégringolent sur l'horloge de mon mur et à travers culmine la tension des générations dans l'Univers où je m'étonne.

Je prends le train sur la bonne voie pour rencontrer les hautes marées en espérant fuir les hauteurs et le maléfice de la lave en éruption. En mouvement se décollent mes mots et mes paroles, en contradiction avec la nature sous la tension du maudit décor de toutes les saisons.

La terre se tait dans sa marmite. Un bouillon de questions traverse mes pensées inégales troublant mon présent. Je me faufile pour m'évader de ces moments tumultueux dans ma vie périlleuse d'un avenir écrasant.

Parmi les humains, les fauves font leur plein, de l'instinct foudroyant ils ravagent les forêts, se déchainent ensuite et disparaissent à la recherche de leur futures proies.

La planète ne dort pas, elle surchauffe et absorbe la force humaine. Involution vers révolution, désir accaparant les moments.

Le soleil est de plus en plus ardent. L'humain est enterré sous la brume, la lune est témoin des arrivées de loin, de ces rayonnements adultères, portant avec eux le grand mystère, la malice se creuse sur la terre, l'homme plonge de plus en plus dans la descente aux enfers.

La nature se débride en colère, les oiseaux ne chantent plus leurs plus belles mélodies, juste des notes de blues agrippées aux branches des arbres vidés du vert, maudite coexistence avec le temps qui passe.

La planète est mourante avec les humains survivants déroutés dans leur marche dans des champs de corps calcinés.

D'ondes imprégnées, suffoqués sont les phoques, dans le filet de la toile d'araignée imposée par cette nouvelle société. Le chronomètre perd ses repères et aux heures imprécises fulmine la nécrose d'un avenir parsemé de soupirs.

L'inhumain transite par les chemins et remonte les barrières, la liberté est étranglée dans des bouches sanitaires. La 5 G gicle des antennes et les drones remplacent la soldatesque.

Sur la scène se défait l'humain. Sous la coupe de la crise sanitaire s'érige tristement, machinale, une nouvelle ère perfusée au transhumain.



Chemin

Michel Vanden Bossche

Étroit chemin de vie,
Franchissement, premier col
Éruption sanglante, immobile envol,
Vierge de futilités
Fragile route de la croissance,
Apprentissage, normes, éducation
Formation aux restrictions
Bridée, l'innocente enfance
Excitant pont de l'adolescence
Sensation, identité animale
Fantômes, fleurs du mal
Obscures substances, turgescence
Voie sacrée de l'autel,
Rêves et allégresse au menu,
Certitude de l'inconnu
Amants mariés, immortels
Sente sinueuse de la paternité,
Promesse, soutien ; leurre ?
Présence absente, pleurs
Dur éveil à la réalité
Fébrile piste professionnelle,
Compétition, argent, lauriers,
Aveuglement conscient, prison dorée
Éloignement, perte d'elle
Folle pente de la sensualité,
Asile doux, douce fissure

Déesse païenne, vertueuse luxure,
Dérobade, âme alitée
Tristes traces de l'amour perdu,
Pèlerin de l'intimité, cœur sec,
Apathique frénésie, sentimentales obsèques
Désespoir d'une quête ardue
Sentier fleuri des vrais amis
Tournesol de complicité
Soutien durable, de journées en nuitées
Entier enfin, oublié les demies
Profondeur sentimentale
Nouveau départ, inédit délice,
Flammes jumelles, âmes complices
Mains unies, éclosion du cœur foetal
Couloir de l'amour mort
Chute dans la tombe de la solitude
Deuil, douleur, hébétude
Seul dans la foule, triste oxymore
Lino craquant de la séniorie,
Mastication édentée, rancœurs cloîtrées,
Vengeance aveugle, révolte feutrée
Méchant survie en Frigorie
Mornes rives du Styx,
Envie de renouveau
Retisser la vie sur l'écheveau
Lumière du phénix

AUTEUR·TRICE·S

Cayetana Carrión

La nuit, lorsque tous les chats sont gris, Cayetana s'empare de sa plume de hibou et se met à écrire sur le dos du ciel des petits contes peuplés d'étoiles de mer et de tigres endormis dans une goutte d'eau, d'oiseaux de plomb transportant des feuilles mortes dont chaque nervure trace l'étrange destin d'hommes et de femmes sortis d'un rêve.

Rachel Fine

Rachel Fine est une sage femme (quoique!!!) qui se donne naissance avec une plume...

Plume douce, plume enragée, plume choc, plume carnaval, plume lucide, plume fragile, plume contemplative, plume d'humour ou d'amour, plume qui tente d'osciller entre les anges déchus et les anges déçus.

Tamara Frunza

Spontanée tout en restant rêveuse, Tamara s'emporte corps et âme dans la valse de sa création. Sous les ailes de rossignol, elle transporte la joie de cœur dans un magique vol, prête à renouer le passé au présent... lançant son cerf-volant vers les cieux du futur, sur la scène, inouï mixage de rituels du réel vu le miroir... resplendissante... reflet du virtuel.

Michel Vanden Bossche

Pour son troisième parcours au sein du Collectif des Allumés de la Plume, Michel aime rencontrer et échanger avec d'autres écrivain·e·s. Il apprécie également d'avoir d'autres regards sur ses textes.

Homme de contrastes: cartésien qui croit à l'irrationnel, professionnel à l'humour débridé, une pile énergétique généralement calme au fond de lui, fougoux doté d'une grande douceur, adulte responsable toujours adolescent, planificateur aimant l'imprévu, anticonformiste raisonnable, timide et extraverti, direct et diplomate.

Un modèle de cohérence!

SCRIPTALINEA

Remerciements

Le Collectif des Allumés de la Plume et ScriptaLinea remercient

Le Collectif des Allumés de la Plume tient à remercier ScriptaLinea de nous avoir accueilli·e·s dans ses locaux, à Uccle, lorsque les mesures sanitaires le permettaient.

ScriptaLinea - en français « Collectifs d'écrits » se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-littéraire. L'association allie la promotion des lettres et l'engagement collectif à travers le soutien de dynamiques individuelles d'écriture. Elle les inscrit dans le projet collectif de transmettre une perception plurielle du monde qui nous entoure, par l'écriture et dans une démarche inclusive, constructive et citoyenne.

Le Collectif des Allumés de la Plume tient humblement à remercier ses membres pour la solidarité dont chacun·e a fait preuve dans cette période « virtuelle ». Les un·e·s et les autres ont fait preuve d'entraide technique qui ont pu maintenir le parcours jusqu'à sa finalité.

Le CAP et l'aisbl ScriptaLinea adressent en particulier leurs vifs remerciements à Catherine Feist et à Nathalie Jonckheere pour la relecture de l'ensemble des textes, ainsi qu'à Didier van Pottelsberghe pour le graphisme du recueil.

Merci aussi à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce recueil et à sa diffusion. Le Collectif des Allumés de la Plume et l'aisbl ScriptaLinea leur sont très reconnaissants pour leur appui, leur confiance et leur enthousiasme.

Merci enfin de leur confiance et leur soutien au Service Culture de la Commune d'Uccle et à son échevine, Madame Perrine Ledan et à la Commission communautaire française.

Itinerrances a été présenté sur les ondes de Radio Air Libre (Région de Bruxelles-Capitale) le 9 décembre 2021.

Collectifs d'écrits

ScriptaLinea
AISBL



Projet réalisé avec le soutien de
la Commission communautaire française
et de la Commune d'Uccle.



Le graphisme est réalisé par Didier van Pottelsberghe
L'illustration de la couverture est de Michel Vanden Bossche
La photo de la 4ème de couverture est de Cayetana Carrión

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur www.collectifsdecrits.org

D/2021/13.013/7

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



www.scriptalinea.org

